

Un mot n'est pas une chose

PAR BERNARD TRAIMOND

Le mot « Sahel », familier à chacun de nous, permet à Jean-Loup Amselle de mettre en œuvre diverses démarches qui non seulement mettent en cause nos habituelles façons de penser mais, pour reprendre l'expression des communicants, interroge les modalités qui rendent un propos « audible ». Dans ce but, il multiplie les points de vue et les procédures.

JEAN-LOUP AMSELLE

L'INVENTION DU SAHEL

EDITIONS DU CROQUANT 2022, 172 p. 15 euros.

Ainsi, il nous propose une mosaïque de réflexions sur une multitude de questions de tout ordre soulevées par un seul mot, Sahel. Le titre même du livre reprend la problématique de l'invention formulée dès 1983 par Hobsbawm et Rangers à propos de la tradition. Il affirme ainsi qu'il n'y a aucune « naturalité première » selon l'expression posée dès les premières lignes du livre.

Dès le premier chapitre, l'analyse commence par « déconstruire » la notion de « Sahel » selon la démarche antérieurement éprouvée à propos de nombreux autres objets, l'opinion publique par exemple. Cela consiste à repérer le premier usage du mot ou de l'expression afin de connaître les raisons de sa naissance, puis à suivre les variations successives du sens et de l'objet selon les périodes et les circonstances. Cette démarche commence donc par supprimer tout « essentialisme » et rappelle au passage le rôle performatif des mots qui vont jusqu'à guider nos actions.

Pour accéder aux questions politiques particulièrement marquées dans cette partie de l'Afrique avec l'irruption de l'islamisme, du djihadisme et des guerres, il refuse les catégories habituelles, pouvoir, état, opinion publique, armée, terrorisme... qui étalent et justifient les positions des gouvernements relayées par les médias, pour en examiner les effets chez les écrivains de la région, l'« Afrique de l'ouest ». Ainsi Jean-Loup Amselle constate que selon des rythmes et des modalités différentes, tous les romanciers adoptent les mêmes positions politiques, celle de la « doxa » en vigueur, comme si le succès littéraire dépendait du conformisme. Ainsi, il nous dévoile non de ce qui se passe mais de ce qu'il convient de dire sur la situation politique et militaire du moment au « Sahel ».

Ensuite, il poursuit les réflexions depuis longtemps commencées avec *Au cœur de l'ethnie* (1985) pour contribuer à ruiner une fois encore la tendance de ne voir en Afrique que des antagonismes ethniques. Amselle reprend ce qu'il avait contribué à établir, à savoir que jamais ces ensembles désignés d'un mot n'ont la consistance que leur a attribué le colonialisme et ses suites. Ensuite, une fois encore, il revient sur la dénonciation du « racialisme » qu'il avait déjà démonté dans plusieurs ouvrages antérieurs, cet absurde besoin de trouver des causes biologiques à des différences sociales.

Puis il se replie sur le Mali et sa politique interne, limitant ainsi son espace. Même s'il n'utilise pas le mot, il examine dans un seul pays, le théâtre qui se joue depuis la deuxième guerre mondiale en privilégiant les formulations utilisées par les protagonistes, c'est-à-dire la rhétorique, « les modèles mobilisés par les acteurs sociaux » dit-il. Ceux-ci

se trouvent dans des mythes fondateurs (le « Wagadu Bida »), dans la « Charte du Mandé » et autres, qu'Amselle réunit par deux axes, d'une part, la hiérarchie incarnée par l'esclavage, et d'autre part, « le modèle égalitaire » que présenteraient les confréries de chasseurs, « idéologie particulièrement forte au Mali » en raison des guerres qui s'y déroulent. Amselle nourrit son propos de rapides présentations des gouvernements successifs généralement renversés par un coup d'état. Il ne s'interroge pas sur les causes de cette instabilité, ce n'est pas son propos, même si elle constitue la toile de fond des discours politiques sur le Sahel.

Enfin, le dernier chapitre du livre montre la difficulté d'adopter en Afrique l'évidente opposition à l'excision et la défense de l'homosexualité car elles présentent des conceptions que veulent imposer les Occidentaux. Plutôt que de « brandir les droits humains » ce qui fige les positions, peut-être faut-il les restituer en fonction des contextes politiques et historiques, nous dit-il.

Cette succession d'analyses sont enfin complétés par plusieurs annexes. Parmi elles, je retiendrai celle consacrée au « retour de l'animisme » alors que Panoff et Perrin considéraient dès 1973 dans leur *Dictionnaire de l'ethnologie* qu'« aujourd'hui le mot et l'idée d'animisme ont disparu de la littérature anthropologique ». Pour justifier cette dernière posture, Amselle s'appuie sur des exemples issus de ses enquêtes maliennes. Il y rencontre des propos qui pourraient sans peine être qualifiés d'animistes à condition d'élargir les paroles de quelques uns à tous, de considérer les sociétés comme homogènes, d'ignorer la singularité de chaque locuteur et d'occulter qu'il sait ce qu'attend de lui l'enquêteur. En son temps, Favret-Saada nous avait montré la nécessité de présenter au lecteur les conditions du déroulement de l'enquête, des contes présentés à l'enquêteur naïf, afin de ne pas confondre. En outre, Amselle rappelle que les croyances dans des domaines qui ont pu être qualifiés par les folkloristes de « merveilleux », telle l'accusation de sorcellerie, peut constituer une « sorte de paranoïa collective, qui en Europe comme dans les villages africains, s'abat sur les plus faibles » (p.167). Mais en fin de l'annexe, Amselle sort de ses enquêtes pour s'interroger sur les succès du « new-age » ou du terme d'« anthropocène » qui permettent d'occulter « les capacités d'accumulation destructrice du capitalisme ». Un mot n'est pas une chose.

Pourtant, exceptionnellement, Amselle inscrit parfois son livre dans une large échelle quand il s'oppose à une vision horizontale de l'Afrique qui sépare les zones en fonction de la quantité de pluie reçue au profit d'une présentation verticale qui fait du Sahara un espace de communication entre le nord et le sud.

Outre ses exigences épistémologiques, sans qu'il le précise explicitement, les réflexions d'Amselle s'arriment à un universalisme politique qui observe les dynamiques dans lesquelles s'inscrivent discours et actions nés dans des contextes mouvants et des oppositions dramatiques. Si elles ne guident pas le déroulement de ses enquêtes, ses convictions n'en désignent pas moins des objets et surtout écartent toute dérive idéologique quelle en soit la forme, politique ou « spirituelle ». Pour cela, j'ai été amené à présenter les chapitres du livre l'un après l'autre car chacun adopte une démarche spécifique selon les matériaux sur lesquels est porté le fer de la critique. L'unité du livre vient de l'objet, le mot Sahel, mais aussi de la posture de l'auteur, une attitude critique qui chaque fois n'avance des affirmations qu'accompagnées de preuves. Elles ne présentent que des informations rescapées de la critique.

